

*Michel Clos*

# *La Liseuse*

*de 1774*



Michel Clos

# La Liseuse de 1774

*L'Année des malédictions*

© Michel Clos, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-9508-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

### **Avertissement**

Le contexte historique évoqué dans ce roman, les enjeux politiques qui structurent l'intrigue ainsi que les protagonistes mis en avant, s'inspirent de faits réels et de personnages ayant vraiment existé. Néanmoins cette histoire n'est que pure fiction.

**« En privilégiant l'activité cérébrale la femme, sort de son ordre, n'est aucun sexe. »**

Cabanis, fin XVIIIème siècle.

**« Qu'importe à notre gloire qu'ils admirent les charmes que la vertu nous a donnés,  
s'ils veulent dénigrer les vertus et les talents que le ciel nous a départis ».**

Le Journal des Dames 1774

## Prologue

### Saint-Jean 1774

Le camelot venait d'arriver dans le village et tandis qu'il s'installait sur la place de l'église, les villageois affluaient vers lui, se pressant avec une fébrilité inhabituelle. Jamais l'homme n'avait connu un tel succès. Il devinait que ce n'était pas l'attrait de ses marchandises qui attirait ainsi la foule. Non !, le bon peuple attendait autre chose : une confirmation de LA nouvelle. Car il devait de savoir, lui, LE colporteur.

— *Alors camelot ? C'est vérité le bruit qui court ? Notre jeune roi va mal ?* lança une femme.

Le visiteur leva les yeux vers le cercle qui s'était formé autour de sa charrette, et :

— *Oui. Depuis la mort de feu le roi son aïeul, la variole continue de sévir à la cour. Un mois que ça dure.*

— *Par contre le jeune Louis est-il vraiment notre roi ? Il n'est toujours pas sacré... Vrai ?* cria une voix dans la foule.

— *C'est un problème, vous avez raison... Et des problèmes il y en a pleins ! Sachez que bien des choses sont advenues dans le royaume depuis mon dernier passage ici. J'ai des libelles et des gazettes qui expliquent tout cela...*, avança immédiatement le colporteur intéressé.

— *Garde tes écritures, camelot, tu sais bien que presque personne ne sait lire ici ! Surtout le français,* se moqua un jeune paysan.

— *Oui ! Raconte plutôt,* proposa un vieux, *et on verra si, pour te féliciter, on t'achète quelques objets de ton fourbi.*

Le colporteur retourna alors vers sa charrette pour ranger dans une petite malle les quelques feuillets qui n'intéressaient personne. Puis il se saisit d'une grosse caisse en bois et la déposa au sol. Il l'ouvrit, étalant sur ses rebords les foulards qu'elle contenait. Il s'empara ensuite du tabouret calé dans un coin de sa

charrette et s'assit face à la petite foule. Après avoir raclé sa gorge, il commença :

— *La variole donc ! On dit que l'épidémie fait des ravages. En tout cas la cour a dû fuir d'urgence Versailles pour Choisy-le-Roi...*

\*\*\*

L'après-midi touchait maintenant à sa fin et les villageois s'en étaient retournés chez eux, perplexes. Le camelot leur avait narré une histoire de bien mauvais augure. Pour commencer le jeune roi Louis réagissait mal à l'inoculation contre la variole. S'il survivait, il n'en demeurerait pas moins un roi fragile. Ses frères, inoculés eux aussi, s'en étaient bien mieux tirés. Ici, à la campagne, à la place de la famille royale, chacun en aurait immédiatement déduit qui devait hériter du domaine. Autre sujet d'inquiétude, le jeune Louis restait sous la domination de l'Autrichienne, sa femme. Dominé car impuissant face à elle. Ici le camelot n'avait rien appris aux villageois : ce genre de rumeur circulait si vite qu'elle le devançait. Il s'en était toujours étonné, curieux de découvrir un réseau de communication plus efficace que lui pour irriguer les campagnes. Tout juste était-il parvenu à surprendre son auditoire en révélant que, depuis le récent accès au trône du jeune roi, les intrigues de pouvoir reprenaient de plus belle. Là résidaient les mauvais augures : le petit peuple avait toujours payé le prix de ces luttes entre le Grands. Ces jeux d'ambitions leur coûtaient cher ! Cela aussi chacun le savait depuis longtemps.

L'homme terminait maintenant de vendre quelques foulards aux dernières paysannes attardées. Une jeune fille s'approcha alors de lui. Il repéra aussitôt les quelques pièces d'argent qu'elle cachait dans le creux de l'une de ses mains.

— *Bonjour*, lança immédiatement le marchand. *Je t'attendais. Tu as bien grandi dis donc. Tu es rayonnante en plus...*, flatta-t-il un instant. Puis : *Bon !, je t'ai gardé des almanachs et quelques gazettes... Tu me prends quoi cette saison ?* termina-t-il en scrutant la menue monnaie tendue par la jeune fille.

# 1

1774 « *La contagion, comme un vaste incendie, a parcouru nos plaines, ravagé nos coteaux et, semblable à un déluge universel, a couvert la cime de nos plus hautes montagnes* »

Mgr.M.A de Noé, évêque de Lescar,  
Œuvres, Paris, 1818

Marie regrettait déjà son village. Bientôt, elle devrait le quitter.

« *Le grand départ... demain*, murmura la jeune fille. *Et alors je...* Sa gorge se serra immédiatement : *Partir c'est mourir un peu* », ne cessait-elle de ressasser.

« *Mais rester ! Ce serait renoncer à beaucoup trop. Peut-être même à la vie !* » Un risque réel : on le lui avait bien fait comprendre !

Déjà, plus au nord, à une journée ou deux de marche, des « femmes comme elle » étaient mystérieusement mortes. Un bras justicier, probablement divin à en croire certains, avait puni toutes ces « sorcières » qui avaient attiré le fléau sur le pays.

Le « fléau du loubet » : une vraie malédiction qui frappait depuis l'été. Tout le pays était maintenant contaminé. Une malédiction, et donc bien plus qu'une simple épidémie : un « mal donné ». Donné par qui ? Tous cherchaient les responsables ; plusieurs partageaient un même avis sur la nature des coupables.

Des gens du village avaient alors demandé que l'on fasse venir un *visitador* pour confondre Marie. « *Puisque l'Église et le Roi de France n'assurent pas leur mission !* », protestaient-ils tous en chœur.

« *À notre siècle !* maudissait intérieurement la jeune femme. *Quelle bande de rustres !* »

On lui avait ainsi parlé d'un certain « Dit Saubat », qui faisait merveille

semble-t-il. Au sein des communautés villageoises qu'il « auscultait », ce visitador décelait mieux que quiconque les serviteurs de Satan. Un vicaire toujours reconnu par l'Église apparemment ; mais un « homme de Dieu » qui la surpassait quand il s'agissait de pousser les « bons chrétiens » à « agir contre les envoyés du Prince du Mal ». Heureusement pour Marie, ici au village, Monsieur le Curé était immédiatement intervenu, rappelant à tous que « *cela ne se pratiquait plus depuis un siècle.* »

Sauf que... « *Que sait-il vraiment de la mentalité des gens du coin, Monsieur le curé ? s'inquiétait maintenant Marie. Il est éduqué, lui ; il vient de la ville. Et en plus on dit qu'il a fait ses études en France, et pas dans l'Espagne superstitieuse, comme ses collègues...* »

En tout cas, en ce qui la concernait, il avait trouvé LA solution. Une solution moins expéditive que la « méthode Saubat ». Une solution qui avait finalement fait consensus dans le village : Marie partirait ; au plus vite. Elle s'en irait là où son cas serait plus efficacement traité. Expulsée donc. Bannie de sa terre natale...

À moins que : « *Entre temps il pourrait peut-être encore y avoir un miracle, se mit-elle à espérer. Oui ! Un miracle ; pourquoi pas ?* »

Pourquoi pas en effet... Car le monde changeait : un nouveau roi venait cet été de monter sur le trône ; un espoir et un grand soulagement. Le jeune Louis était à peine plus vieux qu'elle, disait-on. Une ère nouvelle allait donc forcément s'ouvrir. Des temps plus doux.

Doux comme cet automne qui refusait de voir mourir l'été. On était déjà début octobre et le crépuscule se parait encore de sursauts estivaux. Cependant les gens de la terre avaient bien remarqué, eux, que les beaux jours agonisaient déjà. Quoi qu'il arrive, les ombres de l'hiver surviendraient ; assurément.

Les vêpres se mirent soudain à sonner, déclenchant, comme tous les jours, le même spectacle. Au loin des voix explosèrent, suivies de sifflements. Puis, plus proches, sur la gauche, d'autres surgissaient de derrières un bosquet.

« *Probablement à une centaine de pas* », reconnut Marie.



On s'affairait aussi en face, mais plus loin cette fois-ci, au-delà de la petite église qui bouchait la vue sur le vallon plongeant en contrebas. De ces bas-fonds invisibles remontait le brouhaha de voix mêlées. Celles d'hommes et d'enfants se fondant aux bêlements des troupeaux.

*« Ces satanés bêlements ! réagit-elle aussitôt. Maudit loubet ! Tout ça c'est l'œuvre maléfique du loubet.*

Car il n'y avait en effet plus que des bêlements depuis deux mois.

*« Et ce n'est pas prêt de changer !, ne savait-elle que trop bien. Les effets le sortilège vont durer.*

*Par contre ce n'est pas ma faute ! Pourquoi m'accusent-ils ? se révolta-t-elle encore intérieurement. L'arrivée du loubet ! Comme si j'y pouvais quelque chose ! Encore ces superstitions ! Ces paysans sont définitivement aussi illettrés que stupides ! »*

## 2

*« Les aînés, soient mâles ou femelles indifféremment,  
sont [...] les héritiers des maisons dont ils dépendent  
[...] à l'exclusion de tous les autres frères et sœurs cadets »*

Droit coutumier de Lavedan attesté en 1704

Un monde si arriéré, et pourtant ! Marie admirait avec nostalgie le paysage de ce petit pays. Un paysage de bois et bocages vallonnés qui devait être resté tel quel depuis des siècles. À peine les ruines de l'ancien mur d'enceinte de l'immémoriale maison forte de la seigneurie, devenue depuis maison de maître, pouvaient-elles, à la rigueur, suggérer que l'on venait de sortir d'un Moyen-âge millénaire. Un tableau immuable.

Et immuablement les derniers paysans se pressaient maintenant pour rentrer leurs bêtes. Tous savaient que cette anormale douceur, qui laissait croire au long crépuscule d'une soirée d'août, était trompeuse. La nuit allait ainsi bientôt tomber. Dans une heure on n'y verrait plus rien. Alors, pour Marie, le rideau se tirerait définitivement sur ces paysages.

Elle se mit aussitôt à accélérer le pas, aidée en cela par la pente qui plongeait dans le vallon : *« Une dernière fois ce chemin pentu ! »*

Une ultime gorgée de ces odeurs si familières d'herbe moite qui émanaient des champs alentours. Elle voulait se souvenir à jamais de ces effluves fermentés de pommes trop mûres. Se souvenir de tout, même de l'âpre humidité échappée de ces bois dans lesquels elle avait tant rêvé de...

*« Renoncer définitivement à tout cela ? Jamais ! »,* se promit-elle alors.

Parvenue maintenant à mi versant, elle allait s'enfoncer au cœur vallon. Les arbres devenaient plus sombres. Des profondeurs de la forêt coulait aussi une légère bise. Un souffle douceâtre. Un vent de tristesse la saisit insidieusement.